

XYZ. La revue de la nouvelle

Neuf mois

Marc Rochette



Numéro 52, hiver 1997

Étreintes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4672ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rochette, M. (1997). Neuf mois. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 32–34.

Neuf mois

Marc Rochette

Elle parlait beaucoup et bien.
L'amour est ceci, l'amour est cela ;
l'homme est né pour aimer ; l'homme
n'est vivant que lorsqu'il aime, que
lorsqu'il se trouve en présence d'une
femme qu'il aime, ou qu'il devrait
aimer.

Je lui répondis que j'ignorais ce que
c'était que l'amour, que je ne croyais
pas que l'amour existât, ni qu'il eût
le droit d'exister.

ÉLIE WIESEL

Depuis neuf mois, je dors seule. Cela suffit sans doute à venir au monde, mais pas à renaître. La nuit venue, aucune épaule n'accueille mon sommeil.

Tu m'avais dit que cela n'arriverait jamais.

Bien sûr, il y a eu certaines exceptions, quelques rencontres de fin de soirée, des lits partagés. La plupart du temps, j'enlace un oreiller, le tien, sans y retrouver ton odeur. Même ta respiration bruyante, qui me gardait éveillée pendant que tu dormais, me manque. Et tes bras si forts, trop forts, ceux qui s'accrochaient, me faisaient mal si l'angoisse te prenait, la souffrance. En ces occasions, ta voix laissait croire que moi seule, l'amour, te permettait d'être encore. Je me plaisais à trouver dans cet aveu la justification de tout ce que j'éprouvais pour toi. Je savais que ces bras m'enserraient quand, à mon tour, je manquais de force. As-tu seulement déjà remarqué ces instants qui n'étaient partagés que le soir venu ? Par une sorte de jeu implicite et enfan-

tin, nous réservions les douceurs à la lumière, les blessures aux ténèbres. Je me souviens de notre chambre dans le clair-obscur du matin, de ton corps, plein de la chaleur du repos, après une nuit de cris et de pleurs. Tu ne cherchais que du réconfort, un encouragement ; je m'entêtais à t'expliquer qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise décision. Je devenais la grande prêtresse de la relative précarité de toutes les certitudes. Tu cherchais mon assentiment, je te donnais mes doutes. Et dans mon esprit trouble, ces peines voisinent la tendresse des matins. Les petites choses, disais-tu, les plus simples, font le bonheur : tes jambes au creux des miennes, tes ongles hésitants sur mon dos, un baiser en signe de réveil. Les corps que j'ai connus depuis, j'ai oublié leur matin.

Tu m'avais dit qu'entre nous, il n'y aurait pas d'habitude.

Je ne prends plus de bains. Avec toi, la chaleur issue de nos corps faisait l'eau tiède. Frileux, tu tenais à t'immerger le premier, ne me laissant d'autre choix que de m'installer entre tes jambes. Ta sueur trouvait la mienne, s'écoulait le long de mon cou, de mes épaules, avant de se perdre dans l'eau. Ces petits détails m'apportaient à des rêveries de mers tropicales, de criques désertées, de sable : tous ces endroits où nous ne sommes jamais allés. Tu me parlais souvent de ces voyages que nous projetions, te voyant déjà converser avec les paysans brésiliens, les pêcheurs de Cuba. Je préférais penser au confort de l'hôtel, au sable, aux boissons exotiques. L'inconnu de ces vies t'attirait, comme s'il ne s'agissait pas de vacances, mais d'un voyage d'études. Tu voulais connaître des gens, des vrais, disais-tu. Moi, je me serais contentée des échanges faciles et éphémères avec les autres vacanciers. Et aujourd'hui, alors que tu te trouves probablement sous la tente dans une réserve costaricaine, je suis seule à regarder la neige tomber. Ma peau reçoit les sons de la solitude. Je ne vis plus qu'en sourdine. La femme qui écrit pour elle-même se complait dans la froidure de l'hiver.

Tu m'avais dit que je n'aurais jamais froid.

J'aimais, parfois, après l'amour, te regarder dormir. Tu semblais si loin, si paisible ; j'imaginai t'avoir porté jusqu'à cet

ailleurs que je t'enviais. Et je restais là, moi, à veiller sur nous deux, sur ton repos. Pleine de retenue, je n'osais bouger, craignant de te ramener vers cette chambre déjà difficile à partager. J'essayais d'imaginer où tu te trouvais, avec qui. Avec qui surtout. Et j'arrivais presque à me convaincre qu'il s'agissait de moi. Inconscient, sans défense, tu devais me retrouver, me rejoindre. Il fallait que tu dormes, envahi de moi.

Tu m'avais dit que, s'il y en avait une autre, je le saurais.

Et je le savais, mais refusais de l'admettre. Je croyais ce que tu m'avais dit. Tu ne pouvais me mentir. Pas là-dessus. De toute façon, le plus grand tourment ne venait pas de tes raisons de t'échapper ainsi, mais d'ignorer qui t'avait ravi à moi. Je passais alors en revue toutes celles que je connaissais, susceptibles de te tendre des pièges et je te voyais les éviter: trop sournoise ou trop légère pour tes goûts, pas assez énergique, pas assez... Aucune d'elles ne pouvait t'offrir ce que je te donnais. Elles n'étaient pas à la hauteur. J'avais pensé à toutes. Pourtant, celle qui m'obsédait, je ne la connaissais pas.

Je n'en ai pas eu le loisir.

Tu ne m'as rien dit à ce propos.